

Le fils du  
Père Noël  
n'est pas  
un cadeau  
(mais moi non plus)

A.D. Martel  
Marie Faucheux



## PROLOGUE

*Aina*

Les derniers rayons du soleil colorent le ciel de tons dorés et pourpres. Cette beauté majestueuse de fin de journée a toujours eu le don de m'émouvoir.

Une fine brise agite mes cheveux, qui frisent après ma baignade. Je frissonne, puis balance mes jambes sous le ponton. Mes orteils lèchent aussitôt l'onde turquoise. Il n'y a pas un son, seulement Zéphyr qui souffle sur les palmiers et le piaillage des oiseaux qui se couchent. Parmi eux, certains ne sont pas du coin. Comme toujours, ils me poursuivent, mais ce soir... Eh bien, ce soir, je m'en fiche.

Ce soir, je me sens bien. Oserais-je dire que je suis heureuse ?

Un épais tissu se pose soudain sur mes épaules. Un bel homme, en short et chemise blanche ouverte sur son torse, s'assoit à côté de moi. Son sourire charmeur me réchauffe un peu plus le cœur.

— Tu as même pensé à prendre mon châle.

Mes doigts se referment sur les fines mailles tricotées avec patience par ma grand-mère.

— Tu as vite froid. Je ne veux pas que tu tombes malade.

La voix d'Arnaud, chaude et rauque, caresse mes sens.

— J'ai d'ailleurs eu du mal à le récupérer sans que tu ne le remarques. Tu n'imagines pas les trésors d'ingéniosité que j'ai dû...

La fin de sa phrase meurt dans sa gorge. J'ai posé ma main sur sa cuisse, qu'il fixe désormais. Oh oui, il s'est montré très malin pour organiser ce voyage sans que je ne me doute de rien. Après plus d'un an de relation, Arnaud continue de me surprendre, et j'adore ça !

Un sourire mutin sur les lèvres, je souffle :

— Tu sais que tu peux me réchauffer autrement...

Ma poitrine frôle son bras, ce qui a pour effet de le faire reculer. Je m'alarme aussitôt.

— Un problème ? Une urgence au travail ?

Même si je tente de la contrôler, la déception perce dans ma voix. Le sourire d'Arnaud redouble alors.

— Quoi ? grommelé-je, méfiante. Tu sais bien que je déteste les cachotteries !

Sans prévenir, il m'attire à lui en riant. Ses bras m'emprisonnent, et je me retrouve sur ses cuisses, mon dos contre son torse. Sa chaleur irradie tout mon être et il plonge son visage dans mon cou avant d'inspirer mon odeur.

Mon visage s'empourpre. Arnaud montre rarement son affection en public. Certes, nous sommes à plus de 50 kilomètres de toute habitation, et il ignore les yeux curieux qui nous observent à cet instant même. Malgré tout, son geste me tracasse. Que me cache-t-il ? Je tente de le repousser, lorsqu'il murmure à mon oreille :

— Épouse-moi.

Un fin anneau serti d'une pierre verte apparaît devant mon visage. Mon pouls s'affole, et l'étreinte autour de moi se relâche enfin. J'en profite pour m'écarter, incapable de prononcer le moindre mot.

— Crois-moi, je mesure toutes les conséquences de ma demande, poursuit-il en me saisissant la main. Je t'accepte telle que tu es, avec ton passé et tes problèmes. Et que tu ne veuilles pas d'enfants n'y change strictement rien. Tu es la femme de ma vie, Aïna, et je te promets de t'aimer jusqu'à ma mort.

Ces mots, je les ai rêvés depuis si longtemps ! La joie enflamme ma poitrine, accompagnée d'une détresse qui m'empêche toujours de parler.

— Je ne te demande pas de changer quoi que ce soit à nos habitudes. Je souhaite juste que le monde entier sache que je t'ai choisie.

— Malgré toutes mes bizarreries ?

— Malgré toutes tes bizarreries.

La bague réapparaît devant mes yeux.

— Je t'aime, Aïna, quelle que soit ta décision.

Mon cœur opère un triple salto dans ma poitrine. Mes yeux demeurent rivés sur la pierre, tandis que ces derniers mois défilent dans mon esprit. Des mois de plaisir intense avec Arnaud, ponctués de doutes lorsque les sentiments ont surgi. Cet homme a accepté toutes mes névroses et a respecté mon rythme. Si, en public, Arnaud a tendance à se montrer autoritaire et même vindicatif – c'est après tout le propre d'un homme politique –, dans le privé, il est à la fois protecteur et rassurant. Et surtout... Je l'aime. Je l'aime d'une passion fiévreuse qui n'a fait que s'accroître avec le temps.

« Alors, pourquoi hésiter ? » me susurre une petite voix intérieure qui me ramène au moment présent. La température autour de nous s'est réchauffée malgré le soir, même le vent charrie des notes lyriques.

« Dis oui. »

Les battements de mon cœur s'accroissent pendant que la mélodie m'enveloppe. Arnaud me fixe avec de grands yeux pleins d'espoir. Le moment est juste parfait.

— Peut-être aurais-je dû attendre notre retour à Bruxelles, balbutie-t-il d'un air moins assuré qui le rend encore plus adorable. Et te le proposer dans le restaurant où tu as toujours voulu aller. Mais le cadre ici me semblait plus approprié... Oh, et puis... Aïna, tu n'es vraiment pas obligée de répondre...

— Oui.

Ma voix ressemble à celle d'une petite souris tant l'émotion la tord.

— Oui ? répète Arnaud comme s'il n'en croyait pas ses oreilles.

— Oui, je veux t'épouser.

La joie illumine ses traits. Les joues brûlantes, je n'en reviens pas de ce que je viens de prononcer. Et pourtant, je vois l'émeraude, de la même couleur que mes yeux, se rapprocher de mon annulaire gauche.

Pour une fois, je décide de croire en l'amour.

Un énorme « boum » retentit soudain. Arnaud et moi sursautons de conserve.

— Oh non ! s'écrie-t-il.

Au ralenti, je vois la bague lui échapper. Je me précipite pour la rattraper, et me cogne la tête contre celle de mon fiancé. Le fin bijou percute alors une première fois le bois du ponton, puis glisse entre deux planches...

Le « plouf » qui suit est à peine audible, et pourtant, il me glace le sang. Arnaud me contemple, atterré, puis s'exclame :

— Reste là, je vais la chercher !

— Arnaud !

Trop tard, il a déjà sauté dans l'eau. Nerveuse, je passe une main dans mes cheveux. L'obscurité ne me permet pas de voir ce qu'il se passe. Malgré tout, à quatre pattes, je tente de distinguer Arnaud dans l'interstice des planches.

— Ce n'est qu'une bague, je t'en prie !

Un bruit de feuillage attire mon attention vers la terre ferme. Deux petites créatures angéliques dotées d'ailes blanches en relèvent une troisième, hagarde, par les bras. Par Hadès, les puttis ne peuvent-ils pas se tenir tranquilles juste une journée ?

— Vous êtes fiers de vous ? grondé-je. Vous avez intérêt à la retrouver ou je vous jure, je mets le feu à vos plumes !

Les puttis perdent leurs couleurs. Même leurs boucles blondes semblent soudain moins éclatantes. Potelés, ils ressemblent à de très jeunes enfants, et leurs membres courts ne leur permettent certainement pas de nager. Ils ont de la chance de ne pas être ma priorité. Pourquoi Arnaud est-il si long ? Ce n'est pas normal.

— Je t'en prie, reviens ! J'ai... Je m'inquiète !

Toujours aucune réponse. Je ne l'entends même pas reprendre son souffle.

— Arnaud !

Je n'y tiens plus. Je plonge dans l'eau. Aidée de mes mains, j'avance en m'appuyant sur les planches au-dessus de ma tête.

— Arnaud ? Arnaud ?

Aucun bruit.

— Arnaud ?

Ma voix vrille de peur dans ma gorge. Mon épaule heurte soudain quelque chose, je me retourne vivement.

— Arnaud !

Je pose mes mains sur la masse flottante, ou plutôt sur les cheveux d'Arnaud.

Par les Enfers !

Je le bascule, visage vers le haut, buvant la tasse sous l'effort. La panique enfle dans ma poitrine alors que je l'extirpe de sous le ponton. Indifférente aux sanglots qui vibrent dans ma gorge, je tente ensuite de le hisser sur la plateforme en bois. Une première fois, puis une seconde, en vain. Je manque terriblement de force et suis incapable de libérer ma magie dans de telles conditions.

D'un coup, le corps d'Arnaud est hissé sur la structure. Les trois angelots ont chacun saisi une épaule – le dernier, les cheveux – pour m'aider. Je soulève le torse de mon fiancé, puis ses hanches, avant de grimper à mon tour, épuisée.

Le souffle court, je fixe mon attention sur l'homme que j'aime, inconscient à mes côtés. Un des puttis lui tapote les joues, sans obtenir la moindre réaction, tandis qu'un autre pose son oreille sur son torse.

— Poussez-vous ! leur ordonné-je.

Ils s'envolent d'un coup d'ailes catastrophé.

— Arnaud, Arnaud !

Mon premier réflexe est de le secouer. Malgré la peur qui me ronge, je parviens à m'arrêter et tente de prendre son pouls.

Rien. Je ne capte aucun battement.

La panique m'emporte comme une vague de tsunami et je tombe en arrière, une main sur la bouche.

Les puttis s'agitent de nouveau autour du corps inanimé. L'un d'eux le gifle, sans obtenir non plus la moindre réaction. Il n'y a plus qu'une seule solution... Malgré les terribles conséquences que cela engendrera, je n'ai pas le choix.

Une peine immense se déchaîne alors au plus profond de mes entrailles. Les larmes dévalent en torrent sur mes joues, et je tente d'expirer calmement.

— Écartez-vous. Je vais le réanimer.

Ma voix est si déformée que je ne la reconnais pas. Les puttis blêmissent et l'un d'entre eux secoue vivement la tête.

— Il doit vivre. Peut-être... Avec un peu de chance...

Je ne parviens pas à finir ma phrase, je sais que c'est me bercer de faux espoirs. Je me place au-dessus d'Arnaud, toujours inconscient. Un jappement aigu s'élève de la gorge d'un des angelots, un deuxième cache son visage dans les bras de son camarade.

Après que j'ai basculé la tête de mon bien-aimé en arrière, mes mains se posent l'une sur l'autre sur sa cage thoracique. Bras tendus, coudes verrouillés, j'appuie sur le rythme de *Staying alive*.

Et puis... le cœur serré, je pince le nez de celui qui aurait dû être mon fiancé et dépose mes lèvres sur les siennes.

Un sanglot manque de déchirer ma poitrine. Je lui insuffle de l'oxygène, par deux fois, avant de reprendre la manœuvre.

Je réitère l'opération, encore et encore, comme une automate. Malgré les muscles brûlants et les émotions qui m'assaillent, je ne peux pas me relâcher. Je presse sa cage thoracique, pose de nouveau mes lèvres sur les siennes, dans un cycle sans fin.

— Allez, je t'en supplie !

Arnaud recrache soudain de l'eau et les puttis s'envolent. Vite, je l'aide à pivoter sur le côté. Le soulagement m'envahit pendant qu'Arnaud inspire de l'air avec de puissants râles.

— Respire, lui intimé-je en le gardant dans mes bras. Respire.

Enfin, son souffle redevient régulier, et il se tourne vers moi. Une brume rouge recouvre ses yeux tel un voile. Un voile surnaturel que je ne connais que trop bien. Une douleur sourde m'écartèle de l'intérieur.

Cela recommence...

Les larmes franchissent le barrage que je tente vainement d'ériger et cet idiot sourit en ouvrant sa main. L'émeraude s'y trouve, tel un trésor maudit. C'en est trop.

— Je suis désolée, prononcé-je, les cordes vocales contractées. Cette fois, je ne pourrai pas le supporter. Adieu...

Sans lui laisser le temps de réagir, je me redresse et m'enfuis vers la maison.

Les pleurs obstruent ma vue, je manque de percuter ma valise, déjà prête devant la porte. Un angelot, l'air meurtri, se cache de l'autre côté, me tendant les clés de voiture.

— Aïna !

Les cris d'Arnaud renforcent ma détresse. Pieds nus, je me précipite vers le véhicule, y balance mon bagage et, sans un regard en arrière, démarre le moteur.

— Aïna !

— Je suis désolée, pardon..., murmuré-je.

Ma voix se brise sur ce dernier mot et la fêlure se propage à mon cœur déjà en piteux état. Je ne me retournerai pas. Je refuse d'attendre que la malédiction opère. Pas avec Arnaud. Pas avec l'homme à qui je venais de dire « oui » !

J'appuie sur l'accélérateur, abandonnant mon fiancé et tout espoir d'être un jour aimée en retour.





/

Noë

C'est quoi ces cheveux blancs, encore ? J'ai vingt-six ans, bordel !

Je n'ai pas que ça à faire d'aller chez le coiffeur tous les quatre matins. J'ai un planning de maboule à respecter si je veux être en Laponie pour le premier décembre.

*Si je veux...*

La volonté est un drôle de concept, dans ma famille. Rien que d'y penser, ça me fout en rogne. Plus encore que mon satané reflet dans le miroir. Mieux vaut que je m'en éloigne.

Je sors de la salle de bain en trombe, attrape l'un des costumes encore dans sa housse de dressing et l'enfile à la va-vite. J'ignore ce qu'il m'a pris de me lever plus tôt ce matin pour faire du sport ; je regrette mon heure de sommeil en moins. Je vais être de mauvaise humeur toute la journée, je le sens.

Une fois de retour dans la pièce de vie, j’engloutis un troisième café. Tant pis pour mes bonnes résolutions.

*Ou est-ce le quatrième ?*

— Malheur ! Cinq tasses ! me juge Owlette, perchée sur la corbeille à fruits. T’avais pas dit « pas plus de deux par jour » ?

C’est dans ces moments que je réalise que je me coltine probablement la moins chouette des chouettes. La plus rabat-joie, en tout cas, c’est certain. Il faut toujours qu’elle critique le moindre de mes faits et gestes.

— T’es pas censée dormir à cette heure, au lieu de...

— Et qu’est-ce que t’as foutu à tes ch’veux ? m’enfoncette-elle. À ce rythme, tu vas finir plus blanc que moi !

Elle esquive de justesse le jet de café que je viens de lui balancer. En deux battements d’ailes, elle se retrouve perchée à l’écran de mon ordinateur fixe.

— Te fous pas là ! grommelé-je. Je t’ai dit que ça faisait des marques et...

— Là, j’suis sûre que tu vas pas m’asperger, malfrat ! Mes magnifiques reflets argentés n’y survivraient pas. Comme ta santé, espèce d’accro.

Je préfère ne pas relever. Je m’active pour éponger le café sur l’îlot central de la cuisine, non sans ronger mon frein. Owlette a beau m’agacer, elle a rarement tort. Moi qui ai toujours condamné le comportement addictif de mon père avec le *Coca-Cola*<sup>1</sup>, je ne suis pas un modèle de conduite

---

<sup>1</sup> Célèbre marque de soda, symbole de la mondialisation, qui a notamment joué un rôle majeur dans le développement du père Noël que nous connaissons désormais tous avec son costume rouge, sa barbe blanche et son gros bidou. Les pubs n’étaient donc pas mensongères, les sodas sont à consommer avec modération !

avec la caféine. Encore un héritage gênant dont je me serais bien passé...

Je dois cesser de calmer mes nerfs sur le nettoyage. Le granit du plan de travail n'y survivra pas. Cette histoire de cheveux blancs m'atteint plus que je ne saurais l'admettre. Déjà que mes poils de barbe poussent de plus en plus vite depuis une bonne grosse semaine... J'ai peur de ce que tout cela présage.

— Tu crois que la passation est en train de...

Je ravale la fin de ma question pour ne pas réveiller Owlette, qui a finalement regagné un vrai perchoir. C'est dingue, dès les premiers rayons de soleil, je ne peux plus rien tirer de son génie. Tant pis, ça attendra mon retour du boulot. Si j'arrive à survivre au torrent d'angoisses qui me remue de l'intérieur d'ici là...

Je pourrais demander à mes parents, pour être fixé. Mais...

*Non. Surtout pas !*

Je soupire et attrape tout de même mon téléphone pour appeler ma sœur. C'est dire à quel point je suis inquiet. Nora ne répond jamais. Discuter par messageries interposées sera plus simple pour moi. Je me prépare donc à taper la causette avec son répondeur, quand ma frangine décroche dès la première sonnerie.

— Oh, oh ! Laisse-moi deviner... Tu as une excuse pourrie pour nous fausser compagnie cette année et tu espères que je fasse tampon auprès des vieux ?

*Non, quoique... si c'est envisageable...*

— N'y pense même pas ! s'esclaffe-t-elle. Tu ne peux pas l'éviter, et tu en as conscience, j'espère.

*Fausse joie, bonjour !*

— Ouais..., maugréé-je. Je t'appelle pour savoir si, toi aussi, tu as des putains de cheveux blancs ou si...

— Surveille ton langage, Noël ! Quand vas-tu grandir un peu ?

— Quand tu daigneras m'appeler Noé. Comme tout le monde. C'est trop demander ? Bref, là n'est pas la question. Toi aussi, t'as commencé à avoir des cheveux blancs à mon âge ? Tu fais comment pour les colorer en vitesse ?

Le silence à l'autre bout du fil m'irrite. Ma sœur a la fâcheuse manie de poser son téléphone en mode haut-parleur et de l'oublier, les rares fois où elle répond.

— Nora ?

— Oui, pardon... Je... Je ne sais pas quoi te dire. Pas par téléphone, en tout cas. C'est une conversation qu'on voulait aborder avec toi dimanche. Ou peut-être samedi. Tu arrives quand, déjà ?

— Samedi soir. Mais tu imagines bien que je ne vais jamais pouvoir attendre trois jours avec ce teasing des enfers. Dis-moi tout de...

— Tu n'as qu'à venir plus tôt pour le savoir.

On voit qu'elle n'a aucune idée des responsabilités que je me coltine au quotidien. Des responsabilités tout court. Ma sœur a beau avoir quatre ans de plus que moi, elle n'a pas le moindre sens des priorités.

— Un vrai boulot me retient, désolé. J'ignore déjà par quel miracle je vais tout pouvoir boucler avant samedi.

— Oh, quelle tristesse ! Si tu rejoins ta famille plus tôt, des tas de gens ne pourront pas se faire dépouiller de leurs biens les plus précieux avant Noël ! Snif...

Je n'ai que faire de son sarcasme. Il y a bien longtemps que j'ai cessé de défendre le métier pour lequel je me dévoue corps et âme depuis un peu plus de huit ans, maintenant.

N'agir qu'en qualité de simple « candidat » n'aide cependant pas, j'en ai conscience. Quand je deviendrai huissier titulaire, je leur montrerai en quoi, moi, je suis utile. La justice est autrement plus sérieuse que le folklore horripilant dans lequel nous avons grandi en Laponie.

— N'essaie pas de changer de sujet, Nora, je veux savoir ce que tu me caches. C'est quoi le rapport avec les cheveux blancs ? La passation aurait commencé ?

— Tu le sauras quand tu viendras, insiste-t-elle lourdement.

*Si elle croit s'en tirer à si bon compte...*

— Je te préviens, je ne bougerai pas tant que tu n'auras pas craché le morceau.

— Tu sais combien j'ai horreur du chantage, Noël.

Je me crispe à l'évocation de ce prénom horripilant. Elle le fait forcément exprès, là. Ce n'est pourtant pas compliqué : « Noé ».

*Noé !*

N.

O.

É.

— Tu sais combien j'ai horreur des secrets, Nora ! renvoyé-je, amer.

— De toute façon, tu n'as pas le choix. Si tu n'es pas en Laponie le premier décembre, la Laponie viendra à toi. Bisous !

Et elle raccroche.

Comment ça « la Laponie viendra à toi » ? Si je me suis expatrié en Belgique, c'est bien pour qu'on me foute la paix. Et j'adore Bruxelles. Il n'y fait pas trop chaud, la ville est grande, proche de tous les plus beaux pays d'Europe et, comble du bonheur, c'est loin de ma satanée famille !

J'ai *tout* sauf envie que mes vieux rapploient. Si encore ma mère était du genre aimant, discrète... Mon père, n'en parlons même pas. Pour peu qu'ils se ramènent avec leur cortège en grande pompe, ils ne s'embarrasseraient pas de prendre l'avion, à coup sûr.

*Oh, non !*

Dissimuler mes cheveux blancs serait alors le cadet de mes soucis. Je n'ose pas l'envisager une seconde ! Déjà que je me bats au quotidien pour cacher mes pouvoirs envahissants et tout ce qui touche à mon maudit héritage, il ne manquerait plus que ça !

Si seulement il existait un moyen d'être quelqu'un d'autre. N'importe qui, sauf le fils...

... du père Noël.



Envie de découvrir la suite ?

[RENDEZ-VOUS ICI](#)